

Jacques Muguruza

L'aïkido est à la fois un et divers. Si, en France, la grande majorité des Ecoles et des courants, aussi différents soient-ils, se réclament de la lignée « Aïkikāi », celle du fils et petit-fils de Morihei Ueshiba, d'autres peuvent se réclamer, et à bon droit, de l'enseignement du fondateur : en particulier ceux de l'école de Shioda Gozo, le Yoshinkan, représenté en France par Jacques Muguruza

‡ *Avez-vous tout de suite commencé à pratiquer l'aïkido de Maître Shioda ?*

Non, j'ai commencé l'aïkido à l'âge de 13-14 ans, en France. J'ai pratiqué pendant à peu près quatre années, et arrivé à l'âge de 18 ans, en 1974, j'ai eu l'occasion de pouvoir aller au Japon pendant un mois. C'est la première fois que j'ai pu entrer en contact avec le Yoshinkan. Je suis donc resté un mois plein, à m'entraîner du matin au soir et comme cela m'avait vraiment plu, intéressé, j'ai décidé d'y retourner.

‡ *Et ici, avec qui aviez-vous commencé ?*

J'avais commencé avec M. Da Van, un professeur vietnamien, pas très loin de chez moi. Ensuite j'ai enchaîné à Paris, avec une autre personne, et puis il y a eu cette opportunité d'aller au Japon, en 1974.

‡ *Et après ?*

Quand je suis revenu, j'ai dû attendre deux ans, parce que j'ai fait mon service militaire – ce qui, à l'époque, était obligatoire – et pour économiser assez d'argent avant de retourner au Japon pour reprendre contact avec le dojo du Yoshinkan. J'ai pratiqué pendant un an avec André Nocquet Sensei.

‡ *Comment avez-vous fait pour vivre au Japon : la vie y est chère ?*

En 1977, j'avais un ami qui pratiquait aussi l'aïkido et lui était allé au Japon pour faire des études d'architecture sismique, comme il y a beaucoup de

séismes au Japon, et il avait une bourse pour pouvoir vivre et étudier sur place pendant un an et demi. Je lui ai communiqué l'adresse du Yoshinkan, il y est allé un petit peu avant moi – six mois avant – et on s'est retrouvé au Japon.



Jacques Muguruza à Paris. (C) 2009 Horst Schwickerath, www.aikidojournal.eu / aikidojournal.fr

Au départ, il m'a hébergé, et puis après j'ai été résident au dojo, donc uchi deshi pendant cinq années en tout.

‡ *Vous avez rencontré le Yoshinkan au Japon ?*

Oui, avant je ne connaissais pas, cela n'existait pas en France.

‡ *Et qu'est-ce qui, dans cette école, vous a attiré ?*

C'est à dire que, honnêtement, après quatre ans de pratique de l'aïkido ici, en France, je me posais des questions. Je me disais : « Si c'est ça l'aïkido, il manque quelque chose. » Quoi ? Je ne savais pas, mais je ressentais un man-

que. Et en allant au Japon, j'ai trouvé une réponse. A ce moment là, inconsciente également, [est née] une envie : « Ça, ça me convient ». Donc j'ai voulu retourner, approfondir et j'y suis donc resté cinq ans. Au bout de cinq ans, j'ai eu la même question : « Maintenant je dois chercher encore plus... », le moment était arrivé pour moi, et j'ai senti que... mais... il y a beaucoup de gens qui rentrent parce qu'ils sont saturés, parce que la culture ne leur convient pas, mais ça n'a pas été mon cas. J'étais bien intégré : au bout de cinq ans dans le dojo j'aurais pu continuer et éventuellement y rester jusqu'à ces derniers temps, mais inconsciemment je sentais que le moment était venu de passer à une autre étape. Donc, je suis reparti.

‡ *Avez-vous pratiqué un autre art martial avant l'aïkido ?*

Non, j'ai fait de l'aïkido en premier, et plus tard j'ai fait un peu de judo, de karaté et de jujitsu.

‡ *On dit que le Yoshinkan est plus martial que l'aïkido...*

Que l'aïkido, non ! Le Yoshinkan, c'est de l'aïkido. C'est un autre problème que l'on rencontre très souvent : quand je suis rentré en 1982, à cette époque-là c'était principalement l'Aïkikāi qui était connu. Il y avait aussi le Yoseikan, l'Aïkibudo avec Me Floquet. Mais le Yoshinkan et les autres écoles d'aïkido, en 1982, il n'y en avait pas énormément. Donc, le Yoshinkan arrivait, mais il y avait une image qui

... un aikido du développement de la partie la plus profonde de la personne

collait à la peau du Yoshinkan. On lisait souvent dans des articles que c'était un aikido d'avant-guerre, et qui dit « d'avant-guerre » dit « pas aikido », mais « aikijutsu » ou « aikibudo ». Et ça, c'est totalement faux. Je n'ai pas une grande connaissance des autres courants, car on reste indépendants, mais quand je vois des gens qui viennent d'autres courants, je peux noter une forme d'expression qui est totalement différente.

Si on revient au côté martial, je dirais : « Oui, cette notion n'est pas négligée ». Mais je dirais aussi que, pour moi, ce n'est pas le but du Yoshinkan. Ni sans doute pour Shioda Sensei, surtout à la fin de sa vie. Pendant très longtemps on a dit que l'aikido du Yoshinkan était un aikido dur. Moi, je dirais que c'est un aikido solide, et non pas dur. Qu'est-ce que c'est que la dureté ? Quand vous regardez Ueshiba Morihei, son dojo était appelé « le dojo de l'enfer », alors... où est la dureté ?

Ueshiba Sensei, au début de sa vie, quand on le voit à cinquante ans sur les photos, il est vraiment... personne n'a envie de l'approcher, et quand on le voit à quatre-vingts ans, là, tout le monde à envie de se rapprocher. C'est une évolution normale.

Je pense que le problème, c'est que l'on a collé à la peau de l'aikido une image de « peace and love », « harmonie », « on est tous frères ». Ce qui est juste, ce qui est vrai, ce n'est pas là une critique que je fais, ce n'est pas du tout pour rabaisser : moi, j'y crois profondément. Mais pour pouvoir atteindre

cela, il faut passer par un certain chemin concret, solide. Or, si dès le départ, on veut commencer par la fin, ça me semble difficile. Le problème, c'est de retrouver les fondamentaux, les bases qui vont permettre cette expression pour un développement dans cette direction. Or à notre époque, c'est un peu difficile.

Je dirais donc que l'aikido du Yoshinkan est, comme son nom l'indique, un aikido du développement de la partie la plus profonde de la personne. So on regarde le sens du mot Yoshinkan : « yo », c'est le verbe « yashinau » qui veut dire développer, cultiver, faire croire, « shin », c'est comme dans Shinto, c'est les kamis, ou encore le cœur, et « kan », c'est bien sûr le lieu où cela se fait, mais originellement cela désigne un manoir (yakata). Et personnellement, même si ce n'est pas la traduction littérale, mais je le remplacerais par « temple ». Pour moi c'est le corps, et à l'intérieur de ce corps, de ce temple, on développe la partie la plus profonde, qui est à l'origine. Et c'est pour cela que l'on va vers une voie de réunion, de réunification avec l'énergie, et non pas les énergies. On utilise les énergies qui sont manifestées, pour se centrer vers une seule direction : le Un. Donc dans cette optique-là, c'est tout à fait de l'aikido et c'est vraiment de l'aikido.

Après, c'est une question d'enseignement, c'est une question d'enseignant, c'est une question de rapport. Mais dans un combat, si quelqu'un est un petit peu expérimenté, il ne va pas aller se découvrir pour porter une attaque. Si les distances sont plus rapprochées, c'est plus difficile... si l'on arme



et qu'on attaque correctement, l'angle... alors, si c'est ça « le martial » oui, je veux bien. Mais c'est les fondamentaux, c'est-à-dire que si on oublie cela, ce n'est plus un art martial, c'est-à-dire que l'on élimine les techniques d'attaque-défense, ça devient une gestuelle, ça devient une fusion, une osmose. Ce qui est tout à fait juste aussi, si dès le départ on le prend dans cette direction-là, parce que l'on a, peut-être, dépassé certaines choses ou parce que ce n'est pas le centre d'intérêt : je suis tout à fait d'accord avec ça, mais il faut être clair, il faut le dire.

A partir de là, les choses sont mises en place. Maintenant, tout le monde ne peut pas forcément arriver à un résultat en passant directement à cette étape-là. Parce qu'il faut aussi voir une chose, il faut être un petit peu pragmatique : même sans parler de combat, [il faut se poser la question :] « Est-ce que sur une attaque définie je peux, ou non, placer ma technique. » Là, on se retrouve devant une certaine réalité martiale. C'est les fondamentaux. En effet, si la personne se décou-

...un aikido solide, et non pas dur



©Photos : Horst Schwickerath 2009 - Aikidojournal - www.aikidojournal.fr

vre énormément, on peut rentrer et la technique se fait facilement. Il est vrai que quand on ouvre plus, cela génère un mouvement beaucoup plus ample, beaucoup plus grand, donc la technique se fait plus facilement. D'où la notion de cercle, qui s'exprime tout de suite. Alors qu'au Yoshinkan, au départ, c'est plus carré. L'approche est un peu différente au départ.

‡ *C'est différent au début...*

Parce que c'est basé sur le principe du roc, ou le principe du carré. En japonais, il y a l'expression « sumi kiri » : « sumi », c'est les angles, « kiri », c'est couper. Donc on découpe les angles du carré, et en découpant les angles du carré on arrive à un polygone. Plus

on découpe ce polygone, plus on arrive à un cercle. Et après, il faut remplir ce cercle et là on arrive à la sphère.

Je pense que ces étapes-là sont vraiment bien matérialisées au niveau de l'école Yoshinkan. Il y a aussi un revers de la médaille : si on reste toujours dans une pratique trop linéaire, trop carrée, et que l'on ne sort pas de ça, alors on s'enferme dans quelque chose qui détruit l'individu. Mais si on commence tout de suite par du fluide, voire de l'évanescent, on ne rentre pas non plus dans la terre. Donc dans les deux cas, on peut dire qu'il y a à prendre et à laisser, à boire et à manger. Après, chacun y trouve son compte en fonction de ce qu'il recherche.

Mais vraiment, je pense que les fondamentaux, le carré, sont importants.

C'est pour cela qu'au Yoshinkan, les techniques sont pratiquées par séquences. Je ne dirais pas « décomposées », je ne dirais pas « découpées », parce qu'il n'y a pas de découpe, c'est enchaîné, mais c'est séquencé, c'est-à-dire qu'une séquence s'enchaîne sur la suivante. C'est donc comme un montage de film où on aurait pris plusieurs clichés, et on les met ensemble. Je prends souvent l'exemple de ce que l'on faisait autrefois : on dessinait sur une bande de papier les différents moments d'un homme en train de marcher et on faisait tourner la bande autour d'une lumière : c'était le phénakitiscopes. S'il y avait un défaut, si un dessin n'était pas bien fait, on le voyait tout de suite. Donc la séquence permet à chaque fois de bien retravailler chaque fragment. Et tous ces fragments réunis donnent un cercle. Ensuite c'est une question de travail pour polir ce cercle de façon à ce qu'il devienne de plus en plus parfait.

‡ *Je me souviens avoir fait une interview avec un représentant du Yoshinkan à Munich, un Japonais qui s'appelait...*

Nagano.

‡ *C'est ça. J'ai assisté à un de ses cours, et j'ai trouvé ça un peu trop... basique.*

Justement, je pense que c'est ce qui manque aux gens. J'ai entendu dire – je ne sais pas si c'est vrai – qu'il y en a certains, à l'Aïkikaiï, au Japon, qui pensent à remettre les bases, parce qu'elles ont été, sûrement, trop délaissées. Je pense que c'est un petit peu nor-

...’au Yoshinkan, les techniques sont pratiquées par séquences.

mal : si on regarde toutes les grandes religions, les grands enseignements, au départ il y a quelque chose de centré, il y a un cœur, et petit à petit cela prend des expressions, des formes, des tendances tout à fait variées. Je pense que l’on ne peut pas y échapper. Après, c’est une question de développement personnel.

Tout dépend aussi de la durée : il y a des gens qui restent un temps court à étudier, il y a des gens qui restent plus longtemps. Ce n’est pas la durée qui fait la qualité, on est bien d’accord, mais cela contribue quand même à faire rentrer les choses de façon plus profonde. Donc si on reste plus longtemps dans la base, je pense que l’on a des fondamentaux très forts. Regardez le karaté, regardez le sabre, c’est la même chose : on répète sans arrêt les mouvements des katas. C’est vraiment la base. Et ce qui fait que l’on passe du carré au cercle, c’est justement la capacité à trouver le liant entre chaque séquence. Et plus ce liant est accéléré... Si vous regardez les démonstrations, disons classiques, on ne voit pas cet aspect carré. Dans les démonstrations, il y a parfois une partie qui met en valeur le travail qui est fait par l’école : là on voit les bases, c’est découpé en séquences. Mais en réalité l’aïkido ce n’est pas ça, c’est seulement une méthode d’étude.

D’après des articles que j’ai lu, beaucoup de personnes ont trouvé le moyen de juger, d’exprimer des critiques, en disant que ce n’était pas de l’aïkido, que c’était de l’aïkijutsu, mais je ne suis pas du tout d’accord. Je pourrais aussi dire, quand je vois travailler

certaines personnes de l’Aïkikai, que c’est plus du jujitsu que de l’aïkido. Et pourtant ils sont de l’Aïkikai de Tokyo. Par exemple, si vous prenez la technique ikkajo [ikkyo, ndlr]. On est bien d’accord qu’en aïkido, on ne tire jamais, alors comment se fait-il que l’on voit la personne tirer pour amener au sol ? Quand on fait nikajo – nikyo – on ne tire pas, alors comment se fait-il qu’ils tirent ? Alors, si on veut parler de ça, parlons-en. Pour moi, c’est plus du jujitsu que de l’aïkido. Il y a la technique, mais pour l’esprit c’est pareil. On voit souvent des gens qui travaillent ensemble, et le uke a les hanches complètement sorties vers l’arrière, les mains sont décollées et il ne suit pas : ce n’est pas de l’aïkido, il n’y a pas d’union des énergies, il y a une séparation, une division, déjà physique. S’il y a déjà un décollage physique, il y a un décollage mental. Quand quelqu’un vous attaque, il n’attaque pas comme ça, il attaque à pleines mains, donc il y a unité. Si au moment où on rentre on détruit cette unité, ce n’est plus de l’aïkido, car on casse la force.

C’est peut-être du jujitsu moins fort que ce qu’il y avait avant, parce que le but, avant, c’était vraiment de casser, de luxer, de sortir les articulations, alors que l’aïkido ce n’est pas ça du tout. Il y a beaucoup de différences : par exemple, en jujitsu le bras est tendu, en aïkido le bras est plié. Donc naturellement, cela introduit la notion de protection dans la manière dont les techniques sont enchaînées.

En jujitsu, si vous prenez ikkajo ou nikajo, les articulations de la personne sont alignées, donc elle ne peut pas



Photo en haut : Gozo Shioda Sensei dans l’ancien Hombu Dojo.
Photo en bas : L’ancien Hombu Dojo de Yoseikan aikido.

descendre rapidement – il est plus difficile de descendre dans le temps de la technique. Le temps qu’elle réagisse, il est déjà trop tard. Mais si le bras est plié, le moment où la personne sent [le mouvement], elle peut descendre,

